

nite influence du Père commun des fidèles, que sous la protection et la garantie de la chrétienté tout entière, une noble liberté reste acquise à la vieille terre de l'Empire romain ; et qu'autour du siège pontifical, elle reste semblable à un terrain consacré et inviolable.

A l'Occident se présente le royaume de France, la terre de St.-Louis et de Louis XIV : à elle, la domination de toute cette partie du globe ; à elle le contre-poids de la Russie, à elle la balance de l'Angleterre, à elle la suprématie de l'intelligence, des lettres et des arts : elle aînée de l'Eglise, qu'elle soit l'épée de St.-Pierre ; qu'elle soit le défenseur et le gardien de la foi ; qu'elle envoie ses missionnaires sur toute la face du globe, qu'elle refoule au loin l'Islamisme et qu'elle fasse de la Méditerranée un lac chrétien : qu'elle règne par l'ascendant de la civilisation : qu'elle domine par sa soumission et par sa docilité ; qu'elle serve partout et toujours les intérêts de l'Eglise et qu'elle soit dans les conseils de l'Europe le représentant de la cause catholique.

Entraînée par cette heureuse influence, la Péninsule, libre et unie à la France par d'indissolubles liens, nous suivra dans cette ligne, et partagera notre grandeur et notre gloire. Sur la côte d'Afrique, en Egypte, en Syrie, les Etats nouveaux que fondera bientôt le catholicisme, fleuriront sous la protection du drapeau français, et formeront autour de lui une confédération digne de sa puissance et nécessaire à la paix du globe ! Forte et unie au dedans, puisant dans son attachement fidèle aux doctrines de la vérité, une vie, et une énergie toute nouvelle, reconstituée dans l'ordre et dans le repos, la France peut encore espérer d'heureux jours ; mais il faut que, semblable à son premier fondateur, elle baisse humblement la tête sous le baptême salutaire, et qu'elle lave dans les eaux de repentir ses souillures et ses crimes.

Tels nous est apparu le monde, telles sont les destinées que nous ambitionnons pour le genre humain. *Unité dans la vérité*, voilà selon nous le dernier terme de nos longues agitations, le seul remède de nos cuisantes douleurs. Puisse la Providence réaliser nos vœux !

Certes, nous n'osons espérer qu'une harmonie pareille règne jamais dans l'humanité. A voir surtout les hommes et les choses de notre temps, à considérer les maux immenses qui désolent le corps social, les éléments de ruine et de destruction qui travaillent tous les peuples, l'esprit ne peut se défendre d'une grande terreur et d'un profond découragement. Et nous-mêmes nous sentons bien que nous venons en quelque sorte de retracer un rêve.

En effet, le règne absolu de l'ordre ici-has est une chimère et la perfection n'a pas été donnée en partage aux sociétés humaine.

Faut-il désespérer cependant ? — Non : pour des catholiques, l'espérance est une vertu, un devoir ; — et si la perfection est rarement obtenue, toujours elle doit être ambitionnée ; toujours elle doit se présenter comme l'invariable but de tous les efforts.

D'ailleurs, il fut une époque, temps de troubles, de guerres, de divisions cruelles ; temps où les passions agitaient violemment les hommes, et où les natures énergiques et grossières se heurtaient avec courroux, et où cependant un sentiment généreux dominait toutes les passions, domptait toutes les haines, et s'élevait au dessus des clameurs belliqueuses. Il fut une époque, et nos pères se lèveraient de leurs tombes pour l'attester, où l'intérêt chrétien dominait tous les autres ; où les nations civilisées, libres dans leur action particulière, mais unies par la communauté de foi et de croyances, formaient, sous l'égide de la religion, une vaste fraternité. C'était l'œuvre de Charlemagne, de Grégoire XII et de saint Louis. C'est un temps pareil que, dans nos convictions de chrétien, nous osons souhaiter au monde.

#### Union Catholique.

L'article suivant ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs : nous avons tant de fois entendu vanter des vertus douteuses, des héroïsmes sans gloire, des vices quelque fois, qu'il nous a paru heureux de donner, sur le sujet que traite l'*Univers*, les opinions du *National* lui-même, l'organe, comme on sait, du parti *ultra-libéral* ; mais en même temps un des journaux les plus puissamment rédigés de la capitale.

Nous pensions connaître la solidité morale et philosophique du *Journal des Débats* ; mais cette célèbre feuille n'a jamais achevé de prouver au monde en quelle profondeur de mépris elle tient ses opinions, bonnes ou mauvaises, et veut qu'on la descende elle-même. Après avoir, dans l'occasion, produit des articles, des toises et des myriamètres d'indignation contre la secte hideuse des assassins politiques, — phénomène effroyable, qui est un des faits caractéristiques de notre histoire et de notre honte depuis dix ans, — le *Journal des Débats*, oubliant tout à coup ce qu'il a dépensé d'éloquence, de considérations morales, de plaisanteries même, au sujet des Fieschi, des Alibaud, des Morey, des Meunier et de leurs nombreux apologistes, s'est avisé de faire à son tour avant hier, à propos de Charlotte Corday, une petite justification de l'assassinat. Un journal reproduit et recommande à l'attention de ses lecteurs les lignes suivantes, extraites de la feuille où moralisent tour à tour MM. Janin, Cuvillier-Fleury, Michel Chevallier, F. Barrière, etc.

«.....Tel a été l'héroïsme de Charlotte Corday. Ce n'est pas ici le lieu de l'apprécier en casuiste ; la politique a pu le condamner comme inutile, mais la morale ne peut que s'humbler. L'assassinat de Marat prouve que la morale de l'école est impuissante à classer rigoureusement les actions humaines ;

toujours elle verra l'énergie des grandes âmes et l'irrésistible empire des circonstances briser le cercle de ses systèmes et reculer en quelque sorte les bornes de la vertu. L'héroïsme est une anomalie insaisissable au même titre que le génie. De même que, dans l'ordre intellectuel, il n'y a souvent qu'un pas du génie à l'extravagance, de même, dans l'ordre moral, il n'y a souvent qu'un pas de l'héroïsme au crime. Il y a la morale classique, la morale des âmes et des circonstances communes, celle pour laquelle la sagesse de l'école a fait la règle : *In medio virtus* ; mais il y a la morale héroïque, la morale des âmes et des temps extraordinaires, celle pour qui le cœur humain a fait la devise : *Virtus in extremis* ».

Cette doctrine a inspiré au journal qui la relève des réflexions fort sages, et d'autant plus méritoires que ce journal n'est autre que le *National*.

« On ne sait, en vérité, s'écrie-t-il, si l'on doit rire ou s'indigner en lisant de pareils sophismes écrits d'un aussi étrange style. Ainsi, pour les docteurs des *Débats*, il y a des morales à toutes les tailles comme des bottes et des habits, des vertus appropriées à tous les tempéramens comme les mots d'une carte de restaurateur : et c'est un journal qui se prétend l'organe des idées d'ordre et de conservation qui émet ces doctrines ! Cessez donc de vous étonner que les consciences chancellent, que les âmes hésitent, et que la probité semble une duperie. Vous avez le secret de cette corruption qui envahit nos mœurs et porte la dissolution au sein même de la société. La morale des âmes communes, la morale classique, celle que nous sommes habitués à respecter, irait mal aux géans qui gouvernent la France. Il leur faut la morale héroïque, et c'est pour ne l'avoir pas comprise que vous vous révoltez chaque jour contre leurs actes et leurs maximes. Esprits mesquins et stationnaires, ne saviez-vous pas qu'ils avaient reculé les bornes de la vertu ? »

Le *National* n'aurait peut-être pas ressenti tant de zèle pour la morale commune, si le *Journal des Débats*, au lieu de tomber lourdement sur l'exemple de Marat et de Charlotte Corday, avait seulement introduit dans sa thèse imbécille, — cette titubation d'un rhéteur ivre de sophisme, ne mérite pas d'autre épithète, — les noms de Karl Sand et de Kotzebue. Cependant, félicitons le *National* de sa vigoureuse sortie, — et admirons l'effet de ce coup de plume, qui nous amène à voir le journal républicain contestant au journal dynastique la légitimité de l'assassinat !

La partie du *National* serait belle s'il voulait la jouer ; néanmoins, on peut parier que le *Journal des Débats* ne la tiendrait pas pour perdue. Le *National* saurait prouver, nous n'en doutons pas, avec beaucoup d'éloquence, et avec le plus grand dédain pour ses adversaires, que l'assassinat n'est jamais permis, même sur le plus détestable et le plus accusé des tyrans. Il ferait voir clair comme le jour, que tous les crimes, que la plus infâme perversité, que la frénésie d'une bête feroce dans le cœur d'un homme, n'autorisent pas le premier venu à s'instituer le juge de cet homme, et à plonger dans ce cœur un poignard ; il dirait que l'intérêt de la patrie n'est qu'un prétexte dont chacun peut s'armer pour commettre les forfaits les plus hideux ; il invoquerait les lois divines et humaines, il produirait des textes ; il citerait enfin le *Journal des Débats*.

Mais le *Journal des Débats* ne serait point lent à la réplique. Avec cette bonne grâce de collègue qu'il sait mettre à tous ses exercices, il sortirait lestement de la morale commune, où l'on sait qu'il n'est pas attaché par des liens doubles, et trouverait bientôt une religion électorale, où il démontrerait que l'assassinat est permis, que dis-je ? est bon, pourvu que ce soit une grande âme qui veuille bien y avoir recours ; et si on le poussait un peu, il rencontrerait encore sans peine un syllogisme ou un dilemme, au choix des amateurs, qui ferait voir assez nettement que les petites âmes aussi peuvent s'en passer la fantaisie. Car enfin (supposez qu'il parle), pourquoi donc la petite âme n'aurait-elle pas les privilèges de la grande ? N'est-elle pas une âme aussi ? ne souffre-t-elle pas, n'aime-t-elle pas, n'est-elle pas opprimée comme la grande ? Ne peut-on pas lui persuader, contre le sujet à assassiner, tout ce que l'on veut qu'elle croie ? Nous lui ferons lire les articles solides que Pepin faisait lire à Fieschi, et une fois qu'elle sera persuadée, ce sera comme si cela était ; et elle aura justement tous les droits de la grande âme, qu'on ne pourrait lui refuser sans injustice. Mais quelle est cette aristocratie des âmes que l'on prétend créer ? Il n'y a pas de grande âme, il n'y a pas de petite âme, peut-être même qu'il n'y a pas d'âme du tout, et je crois l'avoir déjà démontré, et je veux le faire voir encore. Et il ne sera pas inutile nécessaire d'y employer Michel Chevallier ; Janin suffira. Ici, Janin ! N'est-ce pas qu'il n'y a pas d'âme ? qu'il n'y a que des citoyens, et qu'une justice *in extremis*, au moyen de laquelle chacun peut tuer le tyran ! Eh ! quand il est permis de calomnier le tyran pour se faire des rentes ou pour accrocher une croix d'honneur, je voudrais bien que l'on prouvât qu'il n'est pas permis de le tuer pour quelque autre dessein... surtout si l'on peut le faire sans exposer soi-même sa chère peau. Allez Janin ; soyez éloquent, soyez aimable ; conservez la bonne renommée du journal et la vôtre ; parlez leur latin, mon ami, citez-leur des textes, — vous en trouverez dans le *National* qu'il ne vous sera pas nécessaire de rendre beaucoup.

Ainsi ces rares esprits, ces habiles gens, pourraient, s'ils voulaient s'en donner la peine, faire admirer leur aptitude à soutenir le pour et le contre. Mais à quoi bon ? L'on sait déjà qu'ils savent manier les principes, et que chacun s'exerce, dans son arsenal, aux armes favorites de l'ennemi. Apartout, ce n'est pas l'assassinat que l'on met en discussion. L'assassinat, pour eux, reste au nombre des choses neutres ; la question entre ces